

problème et seulement cinq minutes à trouver la solution ». Comment faire ?

Face à l'urgence, la tentation du pouvoir serait de dire : « assez parlé, il faut agir, puisque parler ne sert plus à rien ». En réponse, comme le dit le psychologue Jacques Variegien, « c'est justement de cela qu'il faut parler ». Dans le monde de la performance, on va trop vite vers la solution sans remettre en cause la pertinence des questions. Obnubilé par le contrôle, on a même peur de ce que ses propres paroles ouvertes pourraient révéler de soi aux autres. Au contraire, l'acte de parler est essentiel pour se penser, la verbalisation laissant échapper des vérités ou des intuitions qui, sinon, resteraient diffuses, enfouies, refoulées ou encore biaisées par des clichés et des automatismes. Parler pour parler a donc un rôle essentiel : réorganiser ses pensées. Ce temps perdu, cette contre-performance, devient un prérequis indispensable avant de décider dans le monde de la robustesse.

Ayant compris que notre cerveau veut aller (trop) vite vers la solution, quelles méthodes peut-on imaginer pour le ralentir ? Lorsque nous résolvons des problèmes, nous employons la méthode scientifique : observation, raisonnement, conclusion. Si cette méthode permet bien d'apporter des réponses, elle présente le risque, après plusieurs cycles de raisonnement, d'oublier la question de départ. Quand le GIEC cherche à préciser l'incertitude du monde fluctuant à venir, on pourrait dire qu'il tombe dans le piège de la méthode scientifique : il ne répond plus à une question pertinente, puisqu'un monde incertain est... incertain. Une question nettement plus per-

tinente serait d'évaluer la robustesse des différents projets du développement durable dans ce monde incertain.

La démarche artistique – observation, raisonnement, question – répond aux limites de la démarche scientifique. L'artiste observe et est touché. C'est son rôle de « paratonnerre ». En réponse, il fabrique l'œuvre d'art, et à force de travail, il identifie son obsession, et donc sa question. Pensez par exemple à l'artiste pionnière du land art Agnes Denes qui cultive une parcelle de blé à deux rues de Wall Street (*Wheatfield, A Confrontation* – 1982). Comme le dit Pierre Soulages, « c'est ce que je fais qui m'apprend ce que je cherche ». Les artistes sont avant tout des fabricants de questions.

En alliant démarche scientifique et artistique, une approche plus lente par nature, nous faisons passer un test de robustesse à nos questions, un prérequis indispensable. Après avoir passé plus de temps sur les questions, les réponses s'inversent également. Commençons par le fondement de notre civilisation, l'agriculture.

PRODUIRE POUR NOURRIR LES ÉCOSYSTÈMES

Dans le monde stable de la performance, nous exploitons les écosystèmes pour augmenter les rendements agricoles. Cette stratégie s'est couronnée de succès si l'on ne considère que la réduction extraordinaire des famines au cours des dernières décennies. Mais elle a aussi généré des dégradations plurielles : effondrement de la biodiversité (naturelle et cultivée), pollutions (nitrates et pesticides notamment), imperméabilisation et désertification des sols, dépendance

forte aux énergies fossiles, désertification des campagnes, suicide des paysans.

Alors inversons : dans le monde robuste, qui fait face à des instabilités et à des pénuries, c'est l'agroécologie qui prédomine, nécessairement. En effet, c'est en jouant sur l'hétérogénéité des variétés dans le champ que les paysans peuvent rendre la production plus stable, au prix d'un rendement un peu plus faible. Ainsi, un champ où plusieurs variétés de blé sont cultivées en mélange devient plus résistant à la sécheresse et aux pathogènes.

Mieux, en agroécologie, le paysan ne fait plus seulement du rendement en grain, il entretient aussi des sols vivants (notamment via la permaculture), l'hygrométrie de ses cultures (notamment via l'agroforesterie), la présence d'insectes auxiliaires (notamment via le bio ou l'agriculture raisonnée), et la coopération entre paysans par l'échange de semences et de savoir-faire. De nouveau, il s'agit de basculer des extractions aux interactions. Dans le monde de la robustesse, on n'exploite plus les écosystèmes pour augmenter la production ; c'est la production qui nourrit les écosystèmes.

LA CIRCULARITÉ AVANT L'EFFICIENCE

Les paysans pourraient être invités à suivre une autre trajectoire, performante : l'agriculture de précision où la pulvérisation des pesticides, des engrais ou de l'eau est optimisée. Cette frugalité apparente maintient un système agricole productif, sans considérer les fragilités de technologies – drones, GPS, numérique, etc. – toutes hautement dépendantes du pétrole,

de sources d'énergie bon marché ou de métaux rares. Sans considérer non plus l'aliénation des paysans à une technocratie toujours plus distante et l'impasse des dettes financières qui l'accompagne. Encore une fois, donner le primat à la frugalité et à l'efficacité énergétique sur tout le reste risque de nous maintenir sur la trajectoire fatale du monde de la performance.

Si nous basculons vers la robustesse, alors nous donnerons le primat à la circularité. En effet, dans une bioéconomie réellement circulaire, le gâchis n'est plus un problème, puisque les déchets sont entièrement recyclés. L'efficacité n'est donc plus une question très pertinente. C'est ce qui arrive chez les êtres vivants qui régénèrent et gâchent tant. Dans le monde de la robustesse, on promeut plutôt l'agriculture de l'imprécision. L'agroécologie citée plus haut, construite pour et par la diversité, le revendique.

Miser sur la circularité d'abord conduit à une autre inversion : nous imposons la sobriété matérielle pour éviter le gâchis dans le monde de l'efficacité ; à l'avenir, nous ferons émerger une sobriété fonctionnelle, grâce à la circularité, c'est-à-dire un réseau d'interactions qui crée les conditions dans lesquelles le gâchis n'est plus un problème.

UNE ÉCONOMIE DE L'USAGE CONTRE LA PROPRIÉTÉ

La robustesse grâce à la circularité revisite complètement la notion de propriété. En effet, dans le monde stable et en abondance de ressources, les objets sont surtout fragiles et jetables pour nourrir la surconsommation. En retour celle-ci justifie les emplois au service de l'obsolescence programmée